

LA ZONE D'INONDATION

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Eltychev, 2013

Roman Sentchine

LA ZONE
D'INONDATION

Traduit du russe par Maud Mabillard

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Publié avec le concours de l'Institut de la Traduction (Russie)



AD VERBUM

Titre original : *Zona zatoplenia*
Copyright © Roman Senchin
Agreement via www.nibbe-wiedling.com

© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-438-8

À Valentin Raspoutine

Avant-propos

La rivière sans nom et l'oligarque masqué

Tous les événements décrits dans ce livre ont une base documentaire ; tous les personnages ont un ou plusieurs prototypes réels. L'histoire, très récente, est celle de la construction de la centrale électrique de Bogoutchany (2008-2014). Bogoutchany est la quatrième – et dernière, à ce jour – d'une série de centrales hydroélectriques implantées « en cascade » sur une rivière sibérienne.

La rivière n'est jamais nommée dans *La Zone d'inondation*. Elle est pourtant facilement reconnaissable : il s'agit de l'Angara, qui naît du lac Baïkal, à la hauteur d'Irkoutsk, pour se jeter dans le fleuve Enisseï. De même, la région de Krasnoïarsk, dans laquelle sont situés les villages de *La Zone d'inondation*, n'est presque pas mentionnée, et son centre administratif, la ville de Krasnoïarsk (où vit Olga, la journaliste), est peu cité, remplacé par l'appellation plus nébuleuse de « centre régional ».

Par ailleurs, Roman Sentchine utilise souvent des pseudonymes pour ses lieux et personnages, pour opérer une sorte de distanciation, rester universel, et pour se garder des procès. Derrière l'oligarque Oleg Baniaska, se cache un oligarque bien connu au nom consonant, effectivement surnommé « le roi de l'aluminium ». Tolia fait penser à un Anatoli qui s'intéresse désormais plus à la nanotechnologie qu'à l'électricité. Aliocha évoque un Alexeï aujourd'hui proche de l'opposition,

alors ministre dans un domaine touchant au fonds de stabilisation. Quant à Mikhal Ivanytch (Mikhaïl Ivanovitch), c'est le surnom qui serait donné, dans certains milieux liés aux banques offshore, à un représentant des plus hautes sphères de l'État, prénommé en réalité Vladimir (c'est aussi le Volodia du premier chapitre : Volodia est le diminutif de Vladimir).

Ce jeu des devinettes et des consonances s'applique également aux villes et aux villages autour de la centrale hydroélectrique, et à la plupart des protagonistes du livre.

Notons que « l'hydre » de Bogoutchany est, pour sa part, toujours appelée de son vrai nom.

*

Irkoutsk, Bratsk, Oust-Ilmsk, Bogoutchany... La deuxième station de la « cascade » de centrales hydroélectriques sur l'Angara, celle de Bratsk, a été construite dans les années cinquante-soixante (c'est elle que l'on voit sur la couverture de cette édition, photographiée par satellite). Valentin Raspoutine, à qui *La Zone d'inondation* est dédiée et qui apparaît au chapitre 6 sous les traits de « l'écrivain au visage de Sibérie de vieille souche », a raconté, dans un livre très célèbre en Russie, *L'Adieu à Matoria* (*L'Adieu à l'île* dans la traduction française), l'histoire d'une île destinée à disparaître sous les eaux du bassin artificiel de la centrale de Bratsk. *La Zone d'inondation* reprend le même sujet (sujet qui se répète donc dans la réalité, à cinquante ans de distance), vu par le prisme de Roman Sentchine ; le lecteur retrouvera certains thèmes récurrents de l'écrivain, déjà présents dans *Les Eltychev* (Noir sur Blanc, 2013).

L'histoire des *Eltychev* se déroule également dans la région de Krasnoïarsk, mais plus au sud, dans un village où la famille Eltychev a été contrainte de déménager après avoir perdu son appartement en ville. Le village y est présenté comme misérable, mourant, avec des habitants acculturés, en pleine déchéance. Dans *La Zone d'inondation*, la nature est forte, nourricière, source de bonheur, les villageois sont travailleurs, maîtres de leurs petits domaines. Roman Sentchine montre des Sibériens en symbiose avec la rivière et la taïga, et leur douleur d'être confinés entre quatre murs dans les appartements de petites

viles artificielles et malcommodes. Comme dans *Les Eltychev* – mais dans la direction opposée, et avec des personnages bien différents –, nous assistons à un drame du déracinement (rappelons que Roman Sentchine lui-même a dû quitter, en 1993, sa région natale de Touva, au sud de Krasnoïarsk).

Maud Mabillard

1

Au téléphone

- Salut, Volodia, tu as cinq minutes pour moi ?
- Sûr... Il y a un problème ?
- Non, tout va bien... C'est juste que j'ai eu une petite idée...
- Tolia, tes petites idées, elles me filent la chair de poule...
- Mais non, t'en fais pas. Je suis dans la région de Krasnoïarsk, et figure-toi qu'ils ont une centrale hydroélectrique inachevée.
- Hum, je crois qu'on en a au moins une dizaine dans le pays.
- Oui. Mais celle-ci est quasiment prête. À soixante pour cent. On l'a abandonnée au début des années quatre-vingt-dix. Le barrage est presque terminé, les salles des machines... Bref, ça ne coûterait presque rien d'en faire quelque chose.
- Je connais tes « ça ne coûterait rien ».
- Non, Volodia, cette fois c'est vrai ! Il faudra bien sûr investir un peu, mais pas des masses...
- Et pour quoi faire ? On n'en a pas assez, de l'électricité ? C'est bien toi qui as fait un rapport vantant nos capacités de production...
- Ça dépend pour quoi, Volodia... Si on parle d'enseignes lumineuses et de guirlandes pour les sapins de Noël, oui. Mais... on peut la vendre, l'électricité... à un partenaire étranger. C'est pas loin, la Chine. Là-bas, je pense que ça les intéresserait.

– Les Chinois sont déjà en train de construire eux-mêmes une cinquantaine d’usines électriques.

– Ça ne fait rien, ils n’en auront jamais trop... Et on peut installer une usine d’aluminium. Tout le monde a besoin d’aluminium...

– Toi, tu ne penses qu’à vendre.

– Et pour cause : je te rappelle que nous sommes passés à une économie de marché. Mais ce n’est pas le principal, Volodia.

– C’est quoi, le principal ?

– Tu comprends, la mise en service d’une nouvelle usine hydraulique, une grosse, une stratégique, ça serait un vrai plus en termes d’image ! Genre, on n’a fait que détruire et détruire pendant des années, on a vécu sur l’héritage soviétique, et là, on aura construit quelque chose, finalement. Nous-mêmes, comme des grands ! Hein, tu en dis quoi ?

– Je sais pas... Ça a l’air de tenir...

– Bien sûr ! Tolia ne conseillera rien de mauvais !

– Ben voyons...

– Alors, tu acceptes ma proposition ?

– Hum, ce genre de questions prend du temps. Et ne se discute pas au téléphone...

– Et pourquoi pas ? Au contraire. C’est bien pour ça qu’on a inventé le téléphone. Pour éviter que les messages mettent un mois à arriver depuis les rives de l’Enisseï... Allez, Volodia, on fait comme ça : je t’envoie un projet de décret, et tu le regardes...

– Quel genre de décret ?

– Par exemple « Sur les mesures pour le développement économique et social de la région de Krasnoïarsk ». Et on mettra en point principal la mise en service d’une centrale hydroélectrique et la construction d’une usine d’aluminium. Genre, ça donnera une impulsion sensible pour le développement... On fournira du travail au bon peuple. Ils font peine à voir, ici. Livrés à eux-mêmes, désœuvrés...

– Au fait, c’est quoi, là-bas ? Une région à minorité nationale ?

– Non, non, ils sont tous russes !

– Ça, au moins, c’est une bonne nouvelle. Parce que autrement, je ne te dis pas la merde : et blablabla on abîme les

pâturages des rennes, et blablabla on détruit leur mode de vie traditionnel...

– Garde ça pour tes pétroliers. Mon domaine, c'est l'énergie électrique, c'est propre. Un barrage, un réservoir d'eau, et y a plus qu'à exploiter...

– C'est ça... Et il faudra reloger du monde ?

– Tu veux dire ?

– Ton fameux réservoir. Je les connais, ces réservoirs grands comme la Suisse.

– Pff, on a déjà déplacé la majorité des habitants dans les années quatre-vingt. Il n'en reste qu'environ cinq mille. Des marginaux et des retraités. Et encore quelques établissements pénitentiaires : on avait envoyé des condamnés exprès pour participer aux travaux de préparation du réservoir.

– Et alors, ils l'ont préparé ?

– Je te dis que la construction est presque finie. Je vais pas te fourrer dans un projet douteux... Allez, Volodia, donne ton O.K.

– Mouais, et qui s'en occupe, de ces finitions ?

– Tu veux dire du point de vue finances ?

– Évidemment...

– En partie ma société, et je pense qu'il faut demander à Olejka d'assurer le reste.

– Quel Olejka ?

– Oleg Baniaska, bien sûr. Il a été désigné roi de l'aluminium, pas vrai ? S'il veut encore de l'aluminium, il n'a qu'à mettre les fonds.

– Il va beugler. Il a déjà assez d'usines comme ça.

– Personne n'a jamais refusé de s'agrandir. Et puis, on peut faire pression. Tu en as assez sur lui. S'il ne veut pas, il peut aller se ranger des voitures en Europe, ou partir tricoter des chaussettes de l'autre côté du Baïkal. Il y a des précédents, hein.

– J'ai des dossiers sur tout le monde...

– Oui, bien sûr... Moi aussi, entre nous. Enfin, on se comprend... Et puis, Oleg m'a fait un sale coup récemment, faut qu'il se rachète.

– Et vous aurez assez d'argent à vous deux pour construire une centrale hydroélectrique ?

– Achever de construire, Volodia, juste achever. Tout le monde sera content, reconnaissant. Sans blague !... Le fric, on le trouvera...

– Ouais, dans le budget de l'État. Ou le fonds de stabilisation. Aliocha va nous faire un caca nerveux.

– Je garantis qu'on ne va pas se fourrer là-dedans. Au pire, on utilisera le droit anglais...

– C'est quoi, ça ?

– Euh, c'est long à expliquer... Un terme économique compliqué...

– Ça y est, ça commence.

– Non, Volodia, pas de ce petit jeu là, comme ils disent ici en Sibérie. Tout restera dans le cadre de l'économie de marché... Allô ?

– Je réfléchis... À qui appartiendra l'usine, au bout du compte ?

– À qui appartient tout, ici, Volodia ? On sera réglo. Et Mikhal Ivanytch ne sera pas oublié.

– Hum !

– Quoi, on est des gens comme les autres, Volodia. Rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger... Mais nous devons avant tout penser à la cause commune. Car nous voulons que la Russie soit intégrée dans les processus mondiaux.

– Pff, arrête ton char. Ceci dit, en admettant que tu ne racontes pas de blagues, le projet est intéressant.

– Utile autant qu'intéressant. Et avant tout, utile pour toi. Tu entreras dans l'histoire de la Russie. Allô, Volodia, je ne t'entends plus ?

– Bon, on peut essayer.

– « Essayer »... Ce mot doit disparaître de ton vocabulaire. Il faut être plus ferme. « Décider », « faire », « réaliser » !

– Laisse tomber, s'il te plaît. J'ai déjà assez mal à la tête.

– Bref, je fais un projet de décret, et tu prépares Baniaska. Qu'il mette la main à la pâte.

– On devrait peut-être encore discuter de la question, réunir des spécialistes ?

– Tu te fous de moi ?! Réunir des spécialistes ? Peut-être aussi le Politburo, tant qu'on y est ? Je te rappelle que l'Union soviétique a disparu depuis plus de dix ans ! Il faut agir pour faire avancer la cause commune, Volodia,

pas discuter... C'est bien pour la cause que tu as remis la Russie sur pied, non ?

– Tolia, je suis fatigué de t'écouter. Je te donne mon O.K. et... à bientôt.

– Merci ! On se rappelle !

En terre étrangère

Natalia Sergueïevna Privalikhina mourut dans les premiers jours de septembre.

Elle avait passé l'été à traficoter dans le potager et avait réussi à tout préparer avant les premiers gels. Tout, sauf le chou, avait été cueilli, séché, sucré ou salé, descendu dans le sous-sol¹. Puis elle s'était écroulée sur le perron. Elle était restée longtemps étendue à terre, rassemblant ses forces et se demandant ce qu'elle devait faire – rentrer dans l'isba ou franchir la clôture. Bien sûr, elle aurait préféré rentrer chez elle, pour se coucher un moment... Mais si elle était ensuite incapable de se relever ? Elle se retrouverait clouée au lit, sans eau, condamnée à faire dans sa culotte. Et si elle mourait, elle se mettrait à sentir, toute la maison sentirait la morte. Qui sait quand les voisins penseraient à passer... Tôt ou tard, c'est vrai, ils remarqueraient qu'ils ne l'avaient pas vue depuis longtemps, ils viendraient guigner, mais elle serait déjà... Et ils se pinceraient le nez.

C'est pourquoi, dès qu'elle s'était sentie un peu mieux, Natalia Sergueïevna s'était mise à quatre pattes et s'était traînée en direction du portillon de la clôture. Les poules la suivaient des yeux, et le coq poussa un cri indigné en

1. À la campagne, une cavité située sous le plancher, à même la terre, sert de cave pour conserver les denrées. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

tournant le cou avec brusquerie... Quand elle fut arrivée, elle s'accrocha au bâton de traverse et à la poignée, se leva, ouvrit le portillon, regarda dans la rue.

Elle connaissait ce bout de monde au point de ne plus le voir. Chaque jour, depuis plus d'un demi-siècle, depuis qu'elle était venue habiter ici avec son mari, elle avait ouvert ce portillon sur la rue pour aller chercher de l'eau au puits, faire des achats au magasin, envoyer la vache au pâturage, appeler, d'abord ses enfants, puis ses petits-enfants, pour le repas. Et elle ne semblait pas remarquer les isbas qui s'alignaient sur la rue, les palissades, les entrées, l'herbe, mais le plus petit changement – une planche de la clôture des Merzliakov était tombée, ou les Goussine avaient repeint de frais le cadre sculpté autour des fenêtres, ou on fauchait les orties le long d'une palissade – lui sautait immédiatement aux yeux, et ce détail occupait longtemps ses pensées : « Je dois dire à mon homme qu'il renforce la clôture, sinon elle risque de tomber... faucher les orties... il faut acheter de la peinture pour repeindre mes fenêtres – l'ancienne est tout écaillée... Mais dans une semaine : si je le fais maintenant, ils diront : "Natachka s'est réveillée quand elle l'a vu faire chez les autres..." »

Et maintenant elle se tenait, chancelante, dans l'ouverture de la barrière, s'appuyant d'une main sur la poignée, de l'autre sur la boîte aux lettres en bois (elle n'osait pas vraiment peser sur la boîte, qui risquait de tomber en morceaux), et regardait avec avidité les deux isbas qu'elle avait à sa droite, les palissades grises et closes, les feuilles rouges des merisiers devant les maisons, les cimes vert foncé, presque bleues, des pins sur la colline du cimetière...

La rue descendait jusqu'à la rivière, sur laquelle s'avancait un ponton de bois. Chaque année, au mois de mai, la débâcle brisait, tordait les planches, et chaque année les hommes les réparaient sans se plaindre, comme si c'était une chose naturelle, comme si on ne pouvait pas ne pas le faire... Les femmes lavaient le linge depuis le ponton, prenaient de l'eau pour les bêtes et la *bania*, et avant, du temps où il n'y avait pas les pompes qui feraient passer l'eau par des tuyaux de fer et de caoutchouc dans presque tous les potagers du village, pour arroser les légumes. Les hommes pêchaient depuis le ponton. Autrefois, la pêche était bonne.

On méprisait la vandoise, on se réjouissait des truites lenok, des ombres. On tombait souvent sur des taïmen¹.

Il s'était passé ceci, il y a longtemps : la vieille Goussine, aujourd'hui défunte, était alors une jeune femme, elle battait sa lessive, et son fils d'un an jouait sur la rive. Dans l'herbe. La berge était en pente douce, l'eau peu profonde, c'était une anse, il n'y avait pas de courant... La jeune femme avait rincé longuement le linge, puis, quand elle avait levé les yeux : plus d'enfant. Elle courut, chercha, fouilla tout le fond, et ne le trouva pas. Les hommes vinrent en renfort, sondèrent la rivière jusqu'à la nuit... Puis les vieux dirent : « Le taïmen l'a emporté. » À ces mots, tous, y compris la maman, devinrent très calmes. Non qu'ils se soient sentis consolés, mais si un taïmen l'avait emporté, on ne pouvait rien y faire.

Cela remontait à une cinquantaine d'années, mais c'était comme si trois ans à peine s'étaient écoulés. Et Natalia eut l'impression d'être à nouveau cette toute jeune fille, qui venait juste de s'arracher au giron familial, avait connu un homme, et qui, en assistant à la douleur de sa voisine, avait compris qu'il fallait toujours rester sur ses gardes, qu'un enfant pouvait disparaître comme ça, à deux pas de sa mère, en jouant tranquillement dans l'herbe...

Elle se redressa pour tenter d'apercevoir la rivière, en vain. Elle s'étonna. À une époque, elle n'avait qu'à ouvrir le portillon pour être éblouie par l'eau, sur laquelle le courant dessinait des écailles brillantes. Avec le temps, la rivière avait peu à peu disparu, Natalia ne la voyait plus en sortant. Soit la butte que faisait la route avant de descendre avait grandi, soit Natalia elle-même avait rapetissé, s'était à ce point courbée qu'elle avait beau tenter de s'étirer, elle ne pouvait plus se redresser.

« Faites que quelqu'un passe », implorait-elle, sentant que ses forces l'abandonnaient à nouveau, que ses jambes fléchissaient et allaient bientôt cesser de la porter.

Non, elle ne sentait pas de douleur particulière, rien ne s'était rompu ni déchiré à l'intérieur d'elle, comme cela

1. Le taïmen de Sibérie est un poisson carnivore énorme et vorace. Il peut atteindre 1,5 à 2 mètres, et s'attaque souvent aux rongeurs sur la berge. Des légendes courent à son sujet ; on raconte notamment qu'il enlève parfois les petits enfants jouant au bord de l'eau pour les dévorer.

arrive souvent quand on va mourir : elle le savait, elle l'avait entendu dire. Elle avait veillé plusieurs vieillards agonisants, qui avaient partagé avec elle, avec dépit et passion, sans omettre le moindre détail, leur ultime expérience. « J'étais dans le potager, j'ai remarqué une arroche qui dépassait des carottes. Hier, il n'y avait rien encore – et là, toute une touffe de mauvaise herbe. Je me suis approchée pour l'arracher. Je me suis penchée, mais mal, et une eau noire s'est répandue dans mes yeux, j'ai eu l'impression qu'on m'enfonçait des bouchons dans les oreilles. Et... plus rien. Je ne me souviens pas comment on m'a ramenée ici. Maintenant, c'est la fin. Je ne me relèverai plus. Je ne me relèverai plus... Le diable m'a fait voir cette herbe. » Ou encore : « Je n'avais pas envie de sortir, mais il fallait bien enlever l'écorce des troncs... Ils m'auront coûté cher. Je ne pourrai plus rien en faire, maintenant... »

Non, elle n'avait ressenti ni douleur, ni déchirement. C'est-à-dire qu'elle avait bien sûr mal au dos, aux genoux, elle avait des élancements aux tempes, elle respirait avec difficulté, et chaque inspiration semblait faire craquer sa poitrine. Mais tout cela n'avait rien de nouveau, la douleur et le craquement étaient là depuis longtemps. Par contre, sa faiblesse...

Sa faiblesse était nouvelle, inhabituelle. Une faiblesse absolue. Comme si quelque chose d'important, d'essentiel était sorti d'elle, un ressort qui la poussait, depuis plus de soixantedix ans, à bouger, avancer. Jour après jour, jour après jour... À présent, elle ne pouvait plus faire un pas, ni lever le bras. Et elle comprenait qu'aucune piqûre d'infirmière ne l'aiderait plus, comme avant.

Elle était debout entre sa cour et la rue depuis peut-être une dizaine de minutes, peut-être une heure, elle ne le savait pas. Elle avait aussi perdu l'organe qui permet de mesurer le temps. Le tourbillon épais qui s'était levé dans sa tête n'était pas fait de pensées, ni de souvenirs, mais de fragments, de lambeaux... Elle se sentit soudain très dépitée de n'avoir pas eu le temps de saler le chou. Elle avait déjà sorti la râpe, et la cuve était prête – il n'y avait plus qu'à l'ébouillanter et le redescendre dans le sous-sol... Elle avait lavé deux seaux de petites carottes, qui allaient se ratatiner, pourrir... Elle se demandait avec angoisse si on allait prévenir ses enfants, ses

petits-enfants, son frère, pour qu'ils viennent l'enterrer. Elle conservait leurs adresses à la cuisine, sous la toile cirée de la table. Les voisins devraient deviner, les trouver – beaucoup d'entre eux rangeaient leurs papiers importants au même endroit... Et il y avait leurs numéros dans le téléphone, qui était sur le buffet... Ils allaient bien réussir... Mais comment allaient-ils faire, ses enfants et ses petits-enfants, pour venir aussi loin ?... Son frère habitait dans la région, à Koutaï, mais les autres... Une de ses filles vivait à Novossibirsk, l'autre à Tomsk, son fils était carrément à Perm... Et il était déjà venu en juillet, avec sa cadette, ils avaient passé ici une partie de leurs vacances. Et maintenant, il allait falloir revenir...

Le plus difficile, pour Natalia Sergueïevna, était de ne pas savoir où elle serait enterrée. Le cimetière était tout près, derrière les maisons d'en face, avec la tombe de son mari, et de toute sa famille, mais est-ce qu'ils allaient oser la mettre là-bas...

Elle entendit des pas. Un garçon apparut à l'angle de la palissade. Natalia Sergueïevna ne le reconnut pas, mais il se retourna et dit :

– B'jour, mémé Nat !

Elle voulut lui demander d'appeler un adulte, mais au lieu de mots, sa gorge laissa échapper un sifflement faible, presque inaudible. Comme quand un reste d'air sort d'un bateau pneumatique déjà dégonflé... Elle décida de lâcher la boîte aux lettres pour faire signe au garçon, l'appeler vers elle, mais le garçon s'était éloigné avant qu'elle ait pu faire le moindre geste. Il allait en direction de la rivière.

Natalia Sergueïevna le regarda partir, ses yeux lui ordonnèrent de se retourner encore une fois, d'entendre qu'elle allait mal, qu'elle avait besoin d'aide... Le garçon commença à disparaître derrière la butte – d'abord ses jambes, puis sa taille, et déjà sa tête. La rue était vide, les fenêtres des Merzliakov aveugles, l'isba des Goussine plissait ses paupières-volets qui indiquaient que les propriétaires étaient loin... Les genoux de Natalia Sergueïevna cédèrent comme du bois vermoulu, et elle tomba à terre.

Cela faisait longtemps que personne n'était mort dans le village. On emmenait les vieux à l'hôpital de la ville, et ils

mouraient là-bas. Les jeunes, qui autrefois tombaient dans des rixes, se noyaient, s'empoisonnaient à la vodka frelatée ou se tuaient à moto, étaient tous partis.

Mais il y a quelque chose de contre nature dans une existence sans morts, sans enterrements, et c'est pourquoi, si les villageois pleuraient Natalia Sergueïevna, ils se sentaient aussi stimulés par les préparatifs. Les grands-mères se disputaient pour laver et habiller la morte, les vieux étaient presque au complet pour fabriquer le cercueil. Les femmes préparaient la cérémonie. Et ils n'étaient pas moins de huit hommes pour creuser la tombe... Bref, le village entier se mit en branle, s'affaira pour que tout soit prêt à l'arrivée des enfants et des petits-enfants de la défunte.

Au matin, les hommes se réunirent devant le portail de Natalia Sergueïevna, aiguïsèrent leurs pelles, leurs haches, et grillèrent une cigarette. Les voix des femmes parvenaient jusqu'à eux :

– On ne doit pas ouvrir les fenêtres !... Il faut mettre des herbes.

– Euh, et quelles herbes ?...

– Du thym, ça je me souviens... Pour la Tonia, on en a mis.

– Il faut envoyer quelqu'un chercher de l'épicéa ! Qu'on nous casse des branches.

Les hommes écoutaient avec un sourire triste.

– Oui, il faut de l'épicéa, approuva Liocha Brioukhanov, un homme musclé, d'une quarantaine d'années, qui s'occupait du groupe électrogène.

– Mieux vaut prendre les branches demain, qu'elles soient fraîches, répondit Vitia, qui enseignait les travaux manuels à l'école du village. Alors, on y va ?

En soufflant, en geignant un peu, comme si ça leur coûtait un effort extraordinaire, ils se levèrent, se secouèrent et traversèrent la rue en diagonale. Ils s'arrêtèrent au puits, remplirent d'eau leurs bouteilles en plastique...

Entre les maisons des Merzliakov et des Goussine, il y avait un petit passage qui conduisait au cimetière. Lors des processions funéraires, on descendait la rue centrale, faisant un demi-cercle et s'arrêtant obligatoirement devant la rivière, comme pour permettre à celui qui quittait ce monde de faire ses adieux ; le reste du temps, on utilisait le passage.

Les gens s'étaient si rarement rendus au cimetière ces derniers temps que le sentier avait presque disparu, et menaçait d'être étouffé sous la poussée, à droite et à gauche, d'orties grillées par les gelées, mais encore vivantes et virulentes.

Brioukhanov, qui allait le premier, en gants de travail, arrachait les tiges qui lui arrivaient au visage. Les autres, qui du pied, qui avec sa pelle, aidaient à dégager le chemin. Ils savaient que les femmes, les vieilles, allaient bientôt venir au cimetière pour avertir leur parentèle, leur dire que Natalia s'apprêtait à les rejoindre.

Le cimetière se trouvait sur une butte allongée, en pente douce. Une terre sableuse, de hauts pins et, entre les arbres, les tombes. On enterrait large, les enclos étaient spacieux, on y trouvait les aïeux, les grands-pères, les pères... Il y avait peu de monuments funéraires vraiment anciens ; avant les années trente, le cimetière était situé ailleurs, presque au centre du village, vers l'église. Puis on avait interdit d'ensevelir là-bas, et dans les années cinquante, l'église avait été détruite. Une partie des tombes avaient été déplacées dans le cimetière actuel, les autres, liquidées. Le vieux cimetière avait été rasé, puis remplacé par un petit square avec un monument aux morts.

Peu de gens s'étaient occupés des tombes déplacées sous les pins : rares étaient ceux qui pouvaient remonter très loin dans leur arbre généalogique. La plupart des pierres tombales qui avaient été entassées dans le nouveau cimetière au moment du déménagement n'avaient plus bougé depuis, elles restaient en tas, recouvertes de mousse. Pourtant, quelques croix de granit sortaient du lot. Elles avaient été polies avec tant de soin qu'elles brillaient encore comme des miroirs, et ni la mousse ni le lichen ne parvenaient à s'y accrocher... On disait qu'elles étaient l'œuvre d'artisans d'Enisseïsk, qu'elles avaient été achetées au prix fort par les villageois qui pouvaient se le permettre, et qui les avaient ramenées à grand-peine. D'habitude, le transport se faisait en hiver, sur la glace, mais les plus impatientes, en été, les chargeaient sur des bateaux qui devaient remonter le courant.

On racontait – était-ce vrai, était-ce une légende – que le riche paysan Kibiakov s'était juré de mettre une croix sur la tombe de sa femme pour l'anniversaire de sa mort. Tout

près du village, dans les rapides, le bateau avait chaviré. La croix en granit avait coulé. Les villageois avaient passé des jours à l'entourer de cordes et à tenter de la remonter. Ils s'étaient acharnés pendant deux semaines, tombant malades à force de plonger, et quand il devint clair que la croix allait rester sur le fond de la rivière, Kibiakov s'était jeté à l'eau. Il n'avait pas réapparu. Personne n'avait essayé de le retrouver – il avait dû dériver jusqu'à l'Enisseï, ou s'était coincé sous une branche, pour servir de repas aux lottes...

Le cimetière était entouré d'une vague clôture – quelques perches clouées aux pins. L'essentiel était que le bétail n'entre pas, ne piétine pas les tertres, ne se frotte pas les flancs aux monuments. Autrefois, après un enterrement, il avait fallu garder les tombes fraîchement creusées, pour les protéger des ours attirés par l'odeur de chair en décomposition. À l'arrière, le cimetière donnait sur un ravin humide, riche en airelles bleues et en groseilles. Au-delà du ravin commençait la vraie taïga – sombre, inextricable. Depuis quelques années, les ours et autres bêtes sauvages ne s'étaient plus approchés du village, comme s'ils savaient qu'il n'y aurait bientôt plus rien ici. Plus rien qu'une eau stagnante et acide, avec sa poiscaille véreuse...

Les hommes ouvrirent le portail léger, fait de barreaux soudés (le portail, entre ses deux piliers de béton, était imposant, tandis qu'à sa gauche et à sa droite, entre les troncs, se succédaient de maigres perches de bois non écorcées). Ils pénétrèrent dans le cimetière, et cessèrent automatiquement de parler, saluant les morts en silence.

Des visages les regardaient de tous côtés, visages âgés, adultes, parfois des enfants. Tous avaient le même regard dans ces cadres ovales, comme s'ils s'étaient fait photographe spécialement pour leur pierre tombale. Même Vitia Loguinov, qui souriait de toutes ses dents, avait le regard triste, un air de dire adieu, effrayant, comme s'il appelait à l'aide... Brioukhanov se retrouva face à ses yeux et se détourna aussitôt. Ils étaient amis, ils avaient fini l'école ensemble, puis l'école technique, et ils avaient commencé à travailler ensemble. Vitia avait été tué par une décharge électrique, à vingt-quatre ans – sous les yeux de Brioukhanov... Près de vingt ans s'étaient écoulés, Brioukhanov se sentait encore jeune, mais Vitka était sous

terre depuis longtemps, il avait manqué tant d'événements, tant d'expériences, tant de joies. Il n'avait même pas eu le temps de se marier : « Je veux encore profiter de ma liberté, mûrir un peu. »

– Bon, il est où, l'enclos des Privalikhine, quelqu'un sait ? dit Brioukhanov d'un ton brusque, haussant inutilement la voix.

– Dans ce coin, répondit le charpentier Afanassi Ivanovitch, presque en chuchotant, par respect pour les morts. Pas loin du portail. Ils sont installés ici depuis longtemps.

Dans cet « ici », les autres entendirent non pas « au village », mais « au cimetière »... Oui, il y avait beaucoup de Privalikhine enterrés ici. On avait déplacé de l'ancien cimetière l'oncle du mari de Natalia, un partisan rouge¹. À côté de son obélisque grand et large, on avait mené en terre son épouse, puis ses frères, ses fils, filles, neveux, et demain ce serait le tour de Natalia. Elle serait sans doute la dernière à rejoindre cette concession.

Les hommes étaient en train de se disperser pour chercher les tombes des Privalikhine, mais Vitia les rappela :

– J'ai trouvé...

Ils se rassemblèrent. Restèrent un moment immobiles, s'habituant au lieu. Et à quoi bon se presser, c'est mal vu, dans un cimetière.

Afanassi Ivanovitch alluma une cigarette ; les autres l'imitèrent. Ils regardèrent les pierres tombales, les croix, les petits obélisques de fer-blanc surmontés d'une étoile en fer, évitant les regards des défunts. Ils examinèrent les alentours.

Les pins étaient hauts, clairsemés, mais leurs couronnes se rejoignaient presque, et la terre restait toujours à l'ombre, au frais. Non, il pouvait y faire une chaleur étouffante, mais pour cela il fallait la canicule, de nombreux jours de suite. Pour le moment, on était bien. Il faisait bon. Ça sentait les herbes mûres, déjà mourantes, un vent faible soufflait. Devant certaines tombes, on avait planté des sorbiers, des sapins, qui restaient chétifs sans soleil. Les couleurs étaient vives : les fleurs artificielles, les bancs et les tables fraîchement repeints... C'était comme une immense chambre commune, dont la cime des pins formait la voûte.

1. Combattant bolchevique lors de la guerre civile (1917-1923).

Elle était paisible, cette chambre. Seul un pic-vert s'obstinait à frapper le tronc d'un arbre, mais ce bruit brusque ne faisait que souligner le silence régnant, profond et solennel.

Liocha Brioukhanov se sentit soudain nerveux, jeta son mégot par terre, l'écrasa avec sa botte. Il grommela :

– Bon, on s'y met. Il faut quand même...

– Oui, t'as raison, reprit Vitia, visiblement soulagé de ne pas avoir eu à parler le premier. Il s'approcha de l'endroit où était enterré le mari de Natalia.

Ils s'arrêtèrent devant la tombe, regardèrent la photographie, lurent l'inscription laconique : « Privalikhine Denis Stepanovitch, 9.07.1935-11.08.2002 ». Elle était gravée sur une plaque en marbre vissée sur une stèle métallique recouverte de peinture argentée.

Il était mort depuis sept ans, mais il leur semblait qu'ils l'avaient vu tout récemment, renfrogné, rentrant chez lui de la rivière, tout aussi renfrogné si son sac était rempli de poissons que s'il était vide. Ou en train de faucher l'herbe derrière le potager, de fumer, le soir, sur le banc devant la palissade... Oui, son image était encore si vivace, et pourtant – sept ans avaient passé.

Mais s'ils repensaient à tous les événements survenus pendant ce laps de temps, ils pouvaient mesurer la différence... Ceci dit, au fond, il n'y avait eu qu'un événement marquant, mais il avait tout changé. À la mort de Privalikhine, le village était solide, florissant, il avait oublié les menaces de destruction qui avaient retenti dans les années quatre-vingt, puis s'étaient tues. Aujourd'hui, le village se savait condamné, il ne lui restait plus que quelques mois, au mieux un an d'existence...

Denis Privalikhine fixait les hommes avec son regard habituel, un peu courroucé ; eux avaient l'impression que ce regard leur demandait : « Et alors ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Nous abandonner ? » Eh oui... Dans une dizaine d'années, les stèles, les enclos, privés d'entretien, allaient tomber à terre, puis les buissons envahiraient tout, et le cimetière disparaîtrait de la surface de la terre, comme s'il n'avait jamais existé.

Certains défunts avaient déjà été déplacés vingt-cinq ans plus tôt, quand il avait été décidé en haut lieu, une première fois, que les eaux du bassin recouvriraient le village. Les habitants les plus actifs avaient entrepris de déménager, emportant

avec eux les restes de leurs aïeux... En se promenant dans le cimetière, on tombait sur des creux remplis d'aiguilles de pin ; c'étaient les traces des tombes vidées.

Puis, quand le pouvoir avait changé à Moscou, la construction de la centrale électrique avait été abandonnée. Il n'avait plus été question de déplacer la population, certains de ceux qui étaient partis dans les villes bruyantes étaient même rentrés. Et soudain – paf ! – tout recommençait : la construction allait être achevée, des « localités rurales » allaient tomber dans la zone d'inondation, dont leur village de Pyliovo.

– On creuse où ? demanda le plus jeune du groupe, Kolia Krikau, qui était rentré de l'armée depuis deux ans et se demandait depuis ce qu'il allait faire : fallait-il partir, et si oui, dans quelle direction. On creuse à sa droite ou à sa gauche ?

– Il me semble qu'on met la femme de ce côté, répondit Vitia, à droite du mari.

Brioukhanov s'éloigna, regarda comment les autres avaient fait. Il revint vers les hommes, confirma :

– Oui, c'est ce qu'ils ont presque tous fait.

– Mais il y a un pin à côté, il y aura des racines...

– On n'a pas le choix, on a des haches, et avec un peu de chance on évitera les grosses racines. Allez, on s'y met.

Brioukhanov se mit au travail avec un homme qui savait bien creuser les tombes – il avait participé à ce travail de nombreuses fois, en son temps : Gloukhikh, qu'à cinquante ans on appelait encore Genka pour son caractère un peu braque¹. Les deux hommes découpaient des rectangles dans la couche herbeuse avec leurs pelles-bêches. Kolia Krikau prenait la terre des rectangles dans une pelle creuse et la mettait de côté. Les autres hommes s'étaient un peu éloignés ; accroupis ou assis sur les fesses, ils attendaient leur tour pour travailler.

Une animation discrète, chuchotante, régnait dans l'isba de Natalia Sergueïevna.

1. L'utilisation d'un double diminutif pour le prénom (ici, Evgueni devient Genia, puis Genka) soit indique une grande intimité (proche parent), soit, dans le cas qui nous concerne, donne l'impression qu'on parle d'un enfant ou d'une personne peu responsable. L'utilisation du nom, du prénom, du prénom-patronyme ou du diminutif est très codifiée en russe.

La défunte était couchée sur la table, déjà lavée et vêtue des habits qu'elle s'était elle-même préparés, et que les voisines avaient trouvés sans peine, empaquetés dans le tiroir du haut de la commode.

Les voisines attendaient le cercueil, pour lequel on avait libéré de la place au milieu de la grande chambre, où des tabourets étaient déjà installés. Le miroir et la télévision étaient couverts chacun d'un foulard noir. Des cierges avaient été posés sur la commode. Ils avaient tous été achetés dans l'église en ruine de Koutaï.

L'été précédent, une fête mélancolique avait été organisée à Koutaï, l'ancien centre de district. On l'avait appelée « L'adieu au village ». En principe, cela ne concernait que Koutaï, mais de nombreux habitants des villages environnants étaient venus, ainsi que d'autres, qui vivaient dans le nouveau centre administratif, la ville de Kolpinsk, puis des gens d'Enisseïsk, de Lessossibirsk, de Krasnoïarsk, et même de plus loin.

Il y avait eu des spectacles folkloriques, des discours des autorités locales et régionales, de personnalités originaires de Koutaï. Au crépuscule, des feux d'artifice s'étaient élancés dans le ciel...

Pour cet « adieu », un prêtre avait donné une messe du souvenir dans les ruines de l'église du Sauveur. Les croyants, mais aussi les autres, étaient venus recevoir sa bénédiction, avaient acheté des cierges et s'étaient serrés contre les ornements des murs de l'église encore intacts. Nombreux étaient ceux qui avaient ramené les cierges chez eux.

Quatre de ces cierges, soigneusement conservés, étaient posés sur la commode de Natalia Sergueïevna et attendaient qu'on les allume autour du cercueil de la défunte.

Comme Natalia Sergueïevna l'avait espéré, les jeunes avaient cherché dans son téléphone, et trouvé les numéros de ses enfants. Ils étaient allés à l'administration, où la communication passait mieux, et les avaient appelés. Ils avaient aussi annoncé la nouvelle à son frère à Koutaï...

Le cercueil fut prêt dans la soirée, vingt-quatre heures après la mort de Natalia Privalikina. Les femmes le couvrirent d'un tissu rouge trouvé au club, et qui datait encore de l'époque soviétique.

– Ils en avaient, du stock ! rigolaient les vieux, regardant les planches disparaître sous le tissu rouge. C'était une réserve pour faire des drapeaux avec slogans, et ça fait bientôt trente ans qu'on en tapisse tous nos cercueils ! Merci, pouvoir des Soviets, tu nous as au moins laissé quelque chose d'utile.

– Beaucoup de choses ! rétorqua Zinaïda, l'une des vieilles les plus combatives du village, ancienne militante soviétique, habituée à monter en première ligne. Après toutes ces années de pillage, il en reste encore. – Elle se souvint soudain que ce n'était pas le moment, et donna une aiguille vide à sa petite-fille. – Mets vite le fil, je vais finir. Natacha doit être installée, et nous, on doit commencer la veillée.

– Qui fait les nouilles ? demanda une autre vieille, Fiodorovna, l'aînée de la grande famille Malykhov, qui constituait à elle seule presque le quart des villageois.

– Valentina et Galina Loguinov ont dit qu'elles s'en occupaient.

Fiodorovna fronça les sourcils, chercha dans ses souvenirs et finit par dire avec méfiance :

– Je sais pas c'qu'elles peuvent faire, j'ai jamais mangé leurs nouilles...

– Le problème, c'est qu'on n'a pas de draps. Pour faire descendre le cercueil.

– Y en a pas au magasin ?

– Non. Ils sont tous déjà coupés. C'est des mouchoirs, pas des draps.

– Il faudra prendre au moins des cordes. Des normales, pas des trucs synthétiques...

Dans presque toutes les isbas de Pyliovo – il en restait une centaine d'habitées – les gens étaient occupés à préparer, d'une manière ou d'une autre, l'enterrement et le repas funèbre prévus pour le lendemain. Certains prenaient de la viande dans la glacière¹ pour faire des boulettes, d'autres avaient proposé de donner un jeune coq (issu d'une couvée précoce, qui arrivait juste à maturité), d'autres encore allaient

1. Sous-sol qu'on remplit de neige tassée à la fin de l'hiver, et qui sert de chambre froide jusqu'à la fin de l'été. Ces « glacières » sont toujours utilisées dans les villages sans électricité.

faire du *kissel*¹, ou des crêpes, du riz sucré aux raisins secs²... Le père de Kolia Krikau, apiculteur, avait offert un pot de deux kilos de miel frais...

Les gens étaient contents d'eux, heureux de participer à une tâche commune. L'essentiel était que l'administration laissait enterrer Natalia Privalikhina sans la tourmenter... L'infirmière l'avait examinée, puis écrit : « Le corps est celui d'une malade chronique, et ne présente aucun signe de mort violente. Une autopsie n'est pas nécessaire. » Elle avait promis de rapporter le certificat de décès au plus tôt... Le village n'avait pas son propre policier : un agent, qui vivait à Koutaï, était responsable de plusieurs villages. Averti au téléphone, le lieutenant n'eut pas de questions : « Je comprends, elle était vieille, que faire... Mes condoléances. » Ce fut tout.

Le chef de l'administration du village, Alexeï Mikhaïlovitch Tkatchouk, était à l'hôpital, en ville, et personne n'avait osé poser à sa place la question du lieu de l'enterrement. Et s'il avait été présent, il n'aurait peut-être pas essayé de convaincre les villageois de transporter le corps en ville, il n'aurait peut-être pas voulu aller contre cet élan qui les unissait tous...

On amena enfin le cercueil. Son couvercle fut posé contre la palissade à l'endroit où se trouvait la fente pour le courrier, et la tache rouge sur le fond gris heurtait les yeux des villageois qui passaient devant, les obligeait à penser à la morte, au fait que, voilà, elle avait vécu, elle avait vécu et elle n'était plus. Et la même chose nous arrivera à tous. Mais, si Dieu le veut, on sera accompagné comme elle.

Natalia Privalikhina fut étendue dans son cercueil par plusieurs bras, on redressa son coussin, on borda le voile. Chacun se réjouissait à part soi de trouver la défunte ferme, fraîche au toucher : c'était bon signe, cela voulait dire qu'elle était contente.

Puis on enleva de son lit l'édredon sur lequel elle était morte, on le porta dans la partie réservée aux bêtes, pour le pendre sur les perchoirs des poules. Les perchoirs étaient vieux, ils grincèrent.

1. Gelée plus ou moins liquide, faite de baies, de sucre et de fécule.

2. C'est la *koutia* : plat traditionnel, notamment pour les repas funèbres, qui comprennent aussi des nouilles, des crêpes et du *kissel*.

– Ils ne vont pas casser ?
– Non... Mais il faut le mettre au fond, ça sera plus sûr.
– Et les poules auront de la place pour dormir.
– Comme ça le coq pourra chanter pour le repos de son âme.

Ils étaient déjà sortis dans la cour, quand la vieille Zina dit :

– Eh, il faut le couvrir, l'édredon. Sinon les poules caqueront dessus.

Ils trouvèrent, dans la cuisine d'été, un morceau de plastique soigneusement plié, et l'étendirent sur l'édredon.

– Voilà, c'est mieux comme ça. Il est encore bon, cet édredon.

– Peut-être qu'ils voudront le prendre...

– Ils auront beaucoup à prendre. Comment ils vont déménager tout ça ?

Ils parlaient, sans les nommer, des enfants de Natalia Privalikhina.

– L'important, c'est qu'ils arrivent à temps. Je ne vois pas comment ils vont faire. On ne leur donnera pas un hélicoptère pour ça, et le bateau ne circule que le jeudi...

– Ça, non ! C'était dans le temps, qu'on prenait l'hélicoptère pour un oui ou pour un non.

– Ils viendront en canot à moteur, supposa le vieux Merzliakov. En ville, ils ont tout un business avec ça...

– En ville, ha ha ! Il y a quinze kilomètres de la ville à la rivière !

– Bon, sur la rive... Je n'y suis jamais allé, je ne sais pas.

Le père de Kolia Krikau, qui avait erré toute la journée entre la cour où les vieux fabriquaient le cercueil et la palissade des Privalikhine, sans prendre part aux préparatifs, observant d'un air confus le travail, l'agitation des autres, et qui s'était tu toute la journée, éclata soudain :

– Encore une isba qui va disparaître.

Il le dit d'un tel ton, que tous se figèrent, le souffle court. Pendant quelques secondes, chacun resta immobile, comme frappé par la foudre. Puis ils s'éloignèrent en hâte. Les uns vers le perron, les autres vers le portail. Seul le vieux Merzliakov, avec un peu de retard, essaya de contester les paroles amères de Krikau :

– Le fils de Natalia est déjà retraité – il a travaillé dans le Nord¹. Il va peut-être se décider à habiter ici.

– Comment, ici ! s’excita Krikau, qui avait enfin trouvé l’occasion d’exprimer ce qu’il remâchait depuis le matin, en errant d’une maison à l’autre. Ici ?! Mais on va bientôt tous être loin !... Ils vont nous entasser dans une péniche, et adieu !

– Pff, ça fait longtemps qu’on menace de nous déplacer, ils ont commencé il y a trente ans. Et on est toujours là...

– On vit sur des charbons ardents ! Le leskhoze² a été détruit, il n’y a plus de travail.

– Dieu merci. Ils nous salopaient tous les alentours. Moi, je vis de ma terre, et je n’ai besoin de rien. Ni de leskhoze, ni de lespromkhoze !

– Bientôt, tu n’en auras plus, de terre ! On va te fourrer entre quatre murs...

Les deux vieux, encore solides, qui faisaient penser à deux troncs de mélèze nouveaux, se faisaient face dans le passage étroit entre l’étable et la remise à bois, se renvoyant, d’une voix tremblante, ces mots au fond vides de sens, et leur colère montait à chaque phrase. Ils étaient prêts à se coller des pains sur l’oreille, chacun voyant soudain en l’autre un ennemi. Tout comme deux bêtes tombées dans un piège qui, ne trouvant pas la sortie, commencent à s’attaquer l’une l’autre.

Mais la raison les arrêta, et, soufflant d’un air furieux, marchant d’un pas encore plus chaloupé, les deux vieux partirent chacun de son côté. Krikau se dirigea vers la rue, Merzliakov au potager. Il n’y allait que pour s’éloigner de Krikau, mais une fois arrivé au lopin de terre, il se mit à réfléchir. Quand les héritiers arriveraient, il faudrait les interroger discrètement sur leurs plans. S’ils n’avaient pas l’intention de s’installer dans l’isba de leur parente, lui,

1. Le travail dans le Grand Nord, qui se fait dans des conditions climatiques difficiles, est mieux payé et offre des retraites anticipées pour cause de pénibilité.

2. Le leskhoze est l’exploitation forestière, l’équivalent du travail du garde forestier. À l’époque de l’URSS, le lespromkhoze s’occupait de la transformation du bois (scierie, etc.). Tous deux étaient bien sûr contrôlés par l’État.

Merzliakov, pourrait leur proposer de planter ses patates dans le potager de Natalia. Laissé à l'abandon, il serait vite envahi de graminées, et en deux trois ans redeviendrait une terre inculte...

La pomme de terre était, depuis de nombreuses années déjà, la source de revenu principale des villageois. Avant que l'eau ne commence à geler, une péniche faisait le tour des villages et achetait les récoltes. Merzliakov conservait dans sa grange, sous une bâche qui protégeait du chaud et du froid, trente-cinq sacs de patates. Si les prix restaient les mêmes que l'an passé, il y en avait pour environ cinquante mille roubles¹... Avant, la péniche achetait également carottes, betteraves, choux, mais personne ne s'y intéressait plus aujourd'hui... Ils pouvaient encore vendre des airelles rouges, et bien sûr les pignons de cèdre. Les champignons. La myrtille des marais... Les peaux de bêtes. La région était fertile, ils ne risquaient pas de souffrir de la faim. Il suffisait de se bouger un peu, pour trouver de quoi se nourrir, et gagner une liasse de billets.

La couche herbeuse était fine, pas plus de sept centimètres, et en dessous se trouvait du sable presque pur. Seules les racines des arbres étaient striées de terre noire, comme si elles avaient apporté elles-mêmes les mottes qui les nourrissaient dans ce désert souterrain gris clair.

La strate de sable continuait sur un mètre cinquante, puis commençait un terrain humide, gras, avec, çà et là, des petits cailloux.

– C'est là que les pins trouvent à se nourrir, dit Vitia, voyant que Kolia Krikau était absorbé à écraser entre ses doigts le contenu de sa pelle.

– C'est comme du beurre... Et les cailloux, on dirait des cailloux de rivière... Ça veut dire quoi, que c'était un lit de rivière avant ?

– Il faut croire.

– Hé, sourit Brioukhanov, avant, tout était sous l'eau. Vous ne captez pas « Animal Planet » ?

1. À l'époque (avant la dévaluation du rouble), l'équivalent de 1 200 euros.

– Oui... Mais c'est une chose de le voir à la télé, et autre chose que d'être ici. Sur une hauteur, avec la rivière tout là-bas, et ça – qui était sous l'eau.

– Des restes du Déluge, philosopha Guennadi, conducteur de tracteur, paresseux, ou plutôt, qui n'aimait pas travailler de ses mains. Il n'avait pris qu'une hache avec lui, pour couper les racines, mais il ne s'en servait pas, laissant faire les autres.

L'allusion au Déluge était si actuelle, que tous acquiescèrent avec gravité. Ils se turent, essayant visiblement de s'imaginer un temps où toute la terre, ou une grande partie de la terre, était sous l'eau... Guennadi brisa le silence qui avait suivi ses paroles en remarquant :

– Mais je ne pense pas que les pins se nourrissent dans cette couche.

– Pourquoi ?

– Eh bien, leurs racines sont trop faibles. Regardez, on dirait des pattes de tarentule.

– Ces racines, dit Vitia, leur servent de soutien. Et ils en ont d'autres qui servent à les nourrir.

– Lesquelles ?

Vitia soupira, se préparant à expliquer.

– Tu as déjà vu des pins déracinés ?

– Lui ? se marra Genka Gloukhikh. On lui met un câble sur son tracteur, il déracine sans même se retourner !

– Oui, j'en ai vu, l'interrompit Guennadi en fronçant les sourcils. Et alors ?

– En bas, sous le tronc, on voit une espèce de queue, assez courte. En triangle. Comme un pieu aiguisé.

– Et alors ?

– De petites racines en partent, comme des vaisseaux sanguins. Et elles peuvent s'enfoncer très profondément. C'est pour ça que les pins poussent volontiers sur un sol sableux. Il fait chaud, et les racines trouvent leur nourriture plus bas...

– C'est bien joli, tout ça. Vous feriez mieux de m'aider, les appela, du fond de la fosse, Dmitri Merzliakov, le plus jeune fils du vieux Merzliakov, lui-même pas loin de devenir grand-père : sa fille, qui avait terminé l'école et avait commencé un institut à Krasnoïarsk, était revenue pour les vacances d'été et avait annoncé qu'elle avait rencontré un garçon, qu'ils voulaient se marier.

– Tu veux qu'on te remplace ? demanda Brioukhanov en attrapant sa pelle.

– Oui. Il fait froid là au fond, même en pull.

Les hommes éclatèrent de rire :

– Un Merzliakov est forcément *merzliak* (frileux) !

Vitia jeta un œil dans la fosse :

– C'est bien assez profond. Près de deux mètres... Il n'y a plus qu'à égaliser le fond. Mais on a encore de quoi faire.

Il sortit de son sac de toile mille fois lavé, de ceux qu'on prend à la pêche, une bouteille de vodka.

– Ah, Vitia, tu es... ! s'exclama Gloukhikh, enthousiaste, mais il ne trouva pas le mot pour dire ce qu'était Vitia, et il se contenta de claquer des doigts.

– Il n'est pas le seul. Merzliakov sortit une flasque de dessous son pull. Vodka aux pignons de cèdre !

Guennadi soupira :

– Les gars, on se sent juste stupides. Vous en avez pris, et nous on doit boire en parasites... On n'y a pas pensé.

– Pas de problème, il y en a assez. Le but n'est pas de se saouler. Juste de boire à la mémoire de la morte...

Ils aidèrent Brioukhanov à s'extirper de la fosse, enlevèrent la terre qui s'était agglutinée sur la pelle, trouvèrent un coin herbeux non loin du trou. Ils s'assirent, formant un cercle inégal.

Vitia avait trois verres à vodka en acier dans son sac, quelques concombres petits et mous, un demi-pain, du lard gras coupé en petits rectangles... Tous leur étaient reconnaissants, à lui et à Merzliakov, de n'avoir pas montré l'alcool trop tôt. À présent que le travail était fait, qu'ils étaient un peu fatigués, boire cent grammes de vodka, manger un bout, discuter...

– On commence par laquelle ? demanda Genka Gloukhikh en se frottant les mains.

– Par la pure. Celle aux pignons de cèdre sera pour le dessert.

– Verse !

Au moment de verser, les choses se compliquèrent. C'est-à-dire qu'il y eut l'inévitable discussion sur le rituel :

– Mais pose-le, faut pas verser dans un verre suspendu dans le vide.

- Et où je le pose ? Il va se renverser.
- Pose-le et tiens-le. On ne doit pas verser dans un verre pas posé.
- Afanassi Ivanytch, tu n'es pas si vieux, et tu as déjà toutes ces superstitions...
- Il faut respecter la vodka. Ce n'est pas de l'eau de rivière¹. Elle pourrait nous punir.
- C'est sûr, soupira Vitia, c'est sûr. Elle en a amené combien ici, les pieds en avant... Alors, écoutez, on va boire, mais après pas question, au village, de continuer la séance. D'accord ? Demain soir, on pourra y aller, mais aujourd'hui, il ne faut pas.

Les autres grognèrent affirmativement. Ils étaient vexés : bien sûr, on n'est pas des alcoolos, pas besoin de nous faire la leçon... Gloukhikh le dit à haute voix, et ajouta d'une voix moqueuse :

- On voit tout de suite le pédagogue – tu te sens obligé de nous faire la leçon.

- Genka, si j'étais un vrai pédagogue, je t'aurais envoyé une telle taloche que tu aurais cherché ta langue dans ton ventre pendant tout un mois.

- Tu m'en as déjà envoyé.

- Évidemment, tu voulais mettre les doigts dans la scie circulaire !

- Au fait, Vitia, où en est l'école ? demanda Brioukhanov. Ma Nastia dit qu'il n'y aura personne pour enseigner la géographie et la chimie, cette année. Et qu'ils vont la fermer d'un jour à l'autre. Qu'à la bibliothèque, la moitié des livres sont déjà dans des paquets – impossible de les emprunter.

- Hum, pas d'un jour à l'autre. On va continuer les cours jusqu'à la fin. Mais les enseignants sont partis au galop.

- Ouais... Brioukhanov leva son verre. Bon, buvons à la mémoire de Natalia Sergueïevna. C'était quelqu'un de bien, elle ne faisait de mal à personne...

- Elle est peut-être morte au bon moment, fit remarquer Merzliakov.

Afanassi Ivanovitch fronça ses sourcils clairs, décolorés par la sueur.

1. Vodka est le diminutif de *voda*, qui signifie « eau ».

– Tu veux dire ?
– Elle sera enterrée ici, chez elle...
– Elle vient de Koutaï, de la capitale, précisa Ignati Oulaïev, le plus âgé du groupe, toujours sombre et taciturne, mais travailleur, s’occupant bien de son petit domaine. On le surnommait – derrière son dos – « Petit Marteau », parce qu’il était toujours en train de réorganiser son potager, tapant sans fin avec son marteau, et revenant du magasin le sac à dos rempli de clous.

– Quelle différence... C’est la même terre... Mais nous, Dieu sait où nous serons dispersés...

Ces mots les mirent tous mal à l’aise. Ils détournèrent les yeux – qui vers les tombes, qui vers le tronc roux flamboyant des pins, qui vers le sol jonché d’aiguilles, sur lesquelles des fourmis somnolentes se déplaçaient mollement. C’était comme si on avait gratté la fine couche qui les protégeait de la peur d’entendre un jour : « Rassemblez vos affaires ! L’évacuation aura lieu dans une semaine. Ceux qui refusent d’obtempérer seront chassés par la force. » Aucun des hommes présents n’avait jamais entendu un tel ordre, mais il ressemblait à ceux donnés aux pères, grands-pères et arrière-grands-pères de la plupart d’entre eux. Sous Stolypine, sous Staline. Et tous étaient persuadés qu’ils devraient en passer par là tôt ou tard.

L’ordre avait failli retentir trente ans plus tôt. Mais, au dernier moment, les autorités étaient devenues aphones. Deux nouvelles générations étaient nées au village : celle de Kolia Krikau, et celle qui allait maintenant à l’école, où la moitié des enseignants manquaient, qui écoutait les leçons avec devant les yeux des caisses et des paquets de matériel prêts pour le déménagement. Tous attendaient l’ordre de partir, et ceux qui n’étaient pas en train de faire leurs bagages réfléchissaient déjà à ce qu’ils emporteraient, ce qu’ils laisseraient. Tous souffraient constamment de cette échéance, mais en silence, sans en parler. On sortait le matin, regardait autour de soi, et le questionnement lancinant commençait : que prendre ? comment choisir ? On se rendait dans l’appentis, et la tête vous tournait à la vue de la masse d’objets utiles, mais devenus superflus, gênants. On n’avait pas envie de les jeter, mais on se noyait dans la quantité de biens amassés par les pères, les grands-pères, rangés dans des débarras, granges, greniers...

Et on laissait tomber, essayant de ne pas y penser. Mais si quelqu'un l'ouvrait sur le déménagement, la peur réapparaissait à la surface, grandissait, emprisonnait...

Les trois verres furent vidés une première fois. Les hommes qui avaient bu mangèrent, de petites quantités, avec la peur de paraître trop avides. Puis trois autres hommes vidèrent les verres. Puis deux.

Tous se taisaient, attentifs à la vodka qui, une fois tombée dans leur ventre, se répandait dans tout leur corps en petites étincelles brûlantes. On respirait mieux, le sang était plus fluide... Les étincelles arrivèrent à la tête, s'enflammèrent en illuminant quelque chose d'important là-haut, dans le cerveau, puis s'éteignirent. Et cet état, qui avait duré quelques instants, qui n'était pas de l'ivresse, mais une étrange sensation exacerbée de la vie, de leur propre organisme, disparut. Le sang se remit à circuler lentement, avec effort, les poitrines se trouvèrent à nouveau embarrassées de glaires de nicotine, quelque chose d'important, dans le cerveau, replongea dans les ténèbres, et l'envie leur vint de boire encore un verre.

Mais personne ne chercha à attraper la bouteille : ils savaient bien que le moment n'était pas encore venu, que s'ils se lâchaient – « *entre le premier et le deuxième verre / une petite pause il faut faire...* » – ils ne pourraient plus s'arrêter, qu'ils finiraient par lasser, à force de quémander, d'exiger encore de la vodka, et les autres, et eux-mêmes... Ils allumèrent une cigarette, attendirent que quelqu'un se mette à parler. Personne n'avait envie de rompre le silence le premier, mais il devenait pesant.

– Il y a une loi de la nature, dit Genka Gloukhikh, j'ai remarqué...

– Moi aussi, l'interrompit Brioukhanov d'un air moqueur. Après l'été, c'est l'automne, et après l'automne, l'hiver.

– Mais non, je ne veux pas parler de ça ! J'ai remarqué que la nature prépare les gens à la mort...

Afanassi Oulaïev, qui n'avait pas encore digéré l'affirmation que Natalia était morte à temps, fronça à nouveau les sourcils :

– Prépare, dans quel sens ?

– Vous vous souvenez... Toi, Afanassi, Vitia, Ignat, vous vous souvenez de Natalia, quand elle était grande, bien en chair. Hein ?

– Oui. Et alors ?

– Et puis elle était devenue toute maigre, toute rabougrie. Elle n'était pas malade, mais... Et je ne pense pas qu'elle avait arrêté de manger... C'est la nature qui la préparait, pour qu'elle n'ait pas de peine à se coucher dans son cercueil.

Les uns grognèrent d'un air de doute, les autres prirent une expression moqueuse. Seul Vitia approuva :

– Oui, c'est vrai...

– Et c'est souvent le cas, avec les vieux, ils maigrissent, se dessèchent...

– C'est triste qu'elle ne soit pas morte dans son lit, soupira Petit Marteau en brisant une branche sèche en petits morceaux.

– Mais si, elle est morte dans ses draps. Elle a même repris conscience, il paraît qu'elle a essayé de dire quelque chose.

– Dans ma maison, il y a toujours le banc sur lequel le grand-père est mort, dit Afanassi Oulaïev. Il s'est couché dessus, un jour, et il a dit : « C'est fini, je ne me relèverai plus. » La grand-mère, ma mère ont essayé de lui faire la leçon, de dire que c'était un péché. Il leur a répondu : « Arrêtez vos jacasseries, laissez-moi dire adieu à la vie tranquillement. » Et pendant la nuit... il est vraiment mort... La grand-mère, elle, ne croyait pas qu'elle allait mourir, elle nous a demandé de la conduire à la ville, à l'hôpital, et une semaine plus tard on la ramenait ici, pour qu'elle soit enterrée à côté du grand-père...

– Mais tout le monde ne meurt pas comme Genka l'a dit... préparé... ajouta Guennadi, le chauffeur de tracteur. Par exemple, excuse-moi, Dima, dit-il en se tournant vers Merzliakov, ton oncle Mikhaïl, il a vécu jusqu'à plus de soixante-dix ans, et il est resté gros comme un bœuf jusqu'au bout. On a failli se casser le dos en portant le cercueil. Il pesait autant qu'une voiture...

– Ça arrive, soupira Genka. Il a vécu en colosse et il est mort en colosse. Je me souviens de l'avoir vu devant son

portail, déjà tout vieux, tout vermoulu, mais on sentait que c'était une force... Oui, ça arrive... Mais ceux qui sont morts avant l'heure, eux, je les compte pas.

– Ben c'est clair, renchérit Vitia. Mourir de sa belle mort, c'est pas si évident. Regarde le cancer, certains meurent en un mois, d'autres crient de douleur pendant des années...

– Ça devient vraiment macabre, se plaignit Afanassi Oulaïev. Buvons un coup.

– Faut dire que les circonstances sont pas vraiment joyeuses, rétorqua Genka en disposant son verre sur les aiguilles élastiques.

Vitia versa la vodka avec précaution.

– Il y a une part de vérité dans tes paroles, dit-il. Mais l'essentiel, c'est que les gens changent à l'intérieur avec les années. À l'époque, je me disais : les dernières vieilles vont mourir, et avec elles fini les foulards sur les cheveux, les bottes de feutres, les contes pour enfants, saint Nicolas n'apparaîtra plus devant personne. On oubliera nos mots, on parlera tous comme les gens des villes... On était très citadins, ici, dans les années soixante... Et quand on a vieilli, tout s'est répété. On s'habille comme nos grands-pères et nos grands-mères, et on parle presque comme eux, et on se soigne avec des herbes... Zinaïda fait de la divination avec les fèves, alors qu'avant elle répétait : « C'est de l'obscurantisme ! »

– C'est vrai ? Kolia Krikau ne pouvait pas le croire. Je pensais qu'elle avait toujours été comme ça...

Les plus âgés parmi les hommes se mirent à ricaner, en se remémorant la vieille Zina et d'autres vieux et vieilles, et eux-mêmes, dans le passé.

– Bon, la première tournée est prête, dit Vitia en indiquant les verres.

– Et comme ils enterrent en ville ! reprit Liocha Brioukhanov, quand ils eurent bu à la santé de tous ceux qui n'étaient plus là, mangé un morceau, et que le silence se fut fait. Il y a trois ans, je suis allé à Krasnoïarsk pour l'enterrement de ma tante, la sœur de ma mère...

– Laquelle ? dit Petit Marteau, fronçant les sourcils dans l'effort de se souvenir. Pas la Valentina ?

– Si.

– La Valentina, ha ha... Depuis toute petite, elle se conduisait comme une de la ville, elle rêvait de partir. À peine finie l'école obligatoire, elle est partie, elle s'est volatilisée.

– Volatilisée ! s'indigna Brioukhanov. Elle contrôlait presque toutes les cantines et cafés !

– Elle est entrée dans la mafia ? rigola Genka Gloukhikh.

– Écoute, tu devrais savoir quand on peut rire, et quand...

– C'est ça, toi, tu peux plaisanter, mais moi...

– Allez, ça suffit, les calma Vitia. Qu'est-ce qui s'est passé ? L'enterrement n'était pas bien ?

– Je peux pas dire ça... Brioukhanov réfléchit, cherchant le mot juste. Il y avait beaucoup de monde, et une montagne de couronnes mortuaires. Et le repas funèbre occupait tout un café... Mais le problème est ailleurs... On lui a dit adieu à la morgue : il y a une pièce pour ça là-bas, elle est sombre, grise, le cercueil est sur un catafalque, comme ça... Tout se passe vite, tout le monde est embarrassé. Puis on est partis en bus funéraire jusqu'au cimetière... On a mis deux heures, à cause des embouteillages... Quand on est arrivés, on a sorti le cercueil, vite fermé le couvercle, et c'était tout... Au repas funéraire, tout le monde était crevé... C'était pas bien, non...

– La ville n'aime pas les morts, soupira Afanassi.

Petit Marteau ajouta :

– Ni vraiment les vivants.

– Comment faire autrement, là-bas ? demanda Kolia. Si les gens vivent au onzième étage, comment on pourrait dire adieu au mort à la maison ?

– Il y a des monte-charges.

– C'est pas tous les cercueils qui y entrent.

– Ouais, le Mikhaïl, il y serait sûrement pas entré...

– Et si la maison fait que quatre étages, y a pas d'ascenseur. T'imagines, de porter le cercueil dans les escaliers...

– Non, ça se fait pas, en ville, de dire adieu à la maison. Il y a des salles de pompes funèbres...

– Le crématorium...

Les hommes se turent à nouveau, longuement, essayant de s'imaginer ces salles et ces morgues, ces crématoriums, comme on les montrait dans les films, où l'on brûle les morts

devant leur famille : on enfonce le cercueil dans le four, dans le feu...

– Pfou, ça suffit, dit Afanassi en secouant la tête. Personne ne sait comment il sera enterré.

– Pourquoi ? Natalia, elle savait sûrement qu'elle reposerait ici, à côté de son mari.

– Il ne faut pas parler à la place du mort. Elle voulait peut-être aller à l'hôpital.

– À l'hôpital, peut-être, mais au crématorium, c'est sûr que non.

– Elle ne savait même pas que ça existe.

– Bah, tout le monde sait ça.

– Et à Kolpinsk, il y a un crématorium ? se demanda Genka Gloukhikh.

– Tu le sauras bientôt, marmonna Brioukhanov.

Genka sursauta :

– Hein ? Tu veux dire quoi, merde, Liocha, je comprends pas ?

– Je dis que quand tu auras déménagé là-bas, tu le sauras.

– Non. Toute envie de bagarre disparut chez Genka. Je ne vivrai pas à Kolpinsk. Je vais rester par ici...

– Où ça, par ici ? Ici, ça sera sous l'eau.

– Bah, je me ferai une petite maison sur la colline... Ou je m'installerai dans une cabane de chasseur, il y en a plein d'abandonnées, dans le coin.

Vitia plissa les yeux :

– Tu veux dire que tu refuseras un appartement ? Avec des toilettes à l'intérieur, une baignoire ? Mmm ?

Genka réfléchit, fronça le sourcil et laissa tomber le sujet :

– Bon, on verra bien. Ne me tente pas.

Le soleil descendait lentement sur la taïga. Dès qu'il toucha les cimes des mélèzes, le ciel pâlit, commença rapidement à s'assombrir. En une demi-heure, ce fut le crépuscule, et le groupe électrogène du village commença à travailler à plein régime. Pendant trois heures, le village vivait son meilleur moment de la journée. Le plus confortable. On pouvait regarder la télévision, raccommo-der sous la lampe du linge ou des habits d'hiver, sans lesquels, bientôt, on ne pourrait plus sortir...

À une certaine époque, il y avait de l'électricité nuit et jour au village, on envisageait même d'amener une ligne depuis la centrale hydroélectrique d'Oust-Ilimsk. Puis il fut décidé que ce n'était pas rentable, et bientôt on entérina le projet de construction d'une nouvelle centrale hydroélectrique, en aval du fleuve, dont le bassin allait noyer Pyliovo. Plus tard encore, il y eut les problèmes d'approvisionnement en essence.

Le plus difficile était en novembre-décembre, quand il ne faisait presque pas jour, que le soleil ne faisait que se traîner sur le bord de l'horizon et qu'à quatre heures, c'était déjà la nuit. Et qu'à l'intérieur des isbas, il faisait sombre. Les villageois avaient alors l'impression d'être dans une fosse, dans un terrier... À la fin des années quatre-vingt-dix, heureusement, la situation s'était un peu améliorée, et même si on ne pouvait plus allumer la télévision à n'importe quel moment de la journée, au moins, on savait qu'il y aurait de l'électricité le soir.

Ces heures vespérales étaient aussi agréables dans la rue. Il y faisait frais, mais pas froid, et on avait envie de s'asseoir sur le seuil ou sur le banc, de parler avec quelqu'un qui vous est cher, que vous connaissez de longue date, de se laisser aller à des pensées, des souvenirs. Les sons et les senteurs s'intensifient avec le crépuscule, l'herbe basse, dans la cour, a une odeur plus âcre, mais agréable, comme celle de l'herbe coupée. On entend le bruit de l'eau se brisant sur les bancs de sable, la chaleur des bêtes monte des étables. Les vaches déjà traites soupirent, les cochons se frottent aux murs, les poules s'installent sur leurs perchoirs, se querellant puis se tranquillisant mutuellement en émettant de petits caquètements doux...

Il y avait beaucoup de monde dans l'isba de Natalia Privalikhina, mais tous s'efforçaient de ne pas faire de bruit, parlaient en chuchotant, prenaient les objets avec précaution, d'une main hésitante, comme s'ils n'avaient pas demandé la permission. La plupart des visiteurs étaient à la cuisine, ils discutaient des funérailles du lendemain, essayant de régler les derniers détails... Comment, par exemple, ils allaient amener le cercueil au cimetière. Les camions qui restaient au village étaient tous cassés, on n'allait pas prendre la charrette.

Tout de même, on n'était pas au dix-neuvième siècle. Il ne restait que deux solutions : porter le cercueil, en se relayant (ce n'était pas loin, mais en montée), ou prendre la Toyota.

Le propriétaire de la Toyota, Dmitri Arkadievitich Privalikhine, était un neveu au deuxième degré du mari de Natalia et le père d'Oleg, homme d'affaires florissant qu'on appelait déjà Alligator dans son enfance, non seulement à cause de son prénom, mais pour sa faculté à ne jamais lâcher prise quand il avait commencé quelque chose. Dans les années quatre-vingt-dix, Oleg était parti à Krasnoïarsk, où il s'était enrichi dans le commerce, et avait offert une 4x4 à son père. Donc, Dmitri Arkadievitich s'était proposé pour conduire sa parente au cimetière.

– Je n'aurai qu'à ouvrir la porte de derrière, on mettra le cercueil dans le coffre, avait-il dit.

– Dans le coffre, avait ricané le vieux Merzliakov.

– Eh, ce n'est pas un coffre de Jigouli ! Je n'ai qu'à rabattre la banquette arrière, et j'ai deux mètres de long !

– Baisse la voix ! lui intima la plus jeune des femmes présentes, Valentina Loguinova, elle-même presque une vieille.

– Ça, c'est une grande voiture, s'exclama Genka Gloukhikh qui, après le cimetière, était venu à l'isba, où il avait déjà bu deux petits verres supplémentaires. Elle ressemble déjà à un, comment... un corbillard.

– Ouais, mais elle passe là où un tout-terrain ne passe pas...

Ils furent interrompus par l'arrivée d'Ouliana Pavlovna Ignatova. Elle entra d'un pas lourd, qui la déportait à chaque fois sur le côté gauche, comme si celui-ci pesait plus que le droit. Son vrai prénom n'était pas Ouliana, mais Oula, et son patronyme n'était pas vraiment Pavlovna, mais quelque chose d'approchant. Par contre, son nom était réellement Ignatov – c'était celui de son mari. Ouliana était une déportée. À une certaine époque, il y en avait eu beaucoup dans le village, et dans la région. Mais une partie d'entre eux étaient repartis quand c'était devenu possible, d'autres étaient morts. Aujourd'hui, il ne restait d'eux que certains noms de famille que portaient leurs enfants et petits-enfants, les Krikau, Schneider, Hafner, Eckert, Shroo, Keicher, et des croix non orthodoxes dans les cimetières. Ouliana Pavlovna

était la dernière, dans Pyliovo, à se souvenir d'une autre terre, lointaine, dont on l'avait arrachée pour l'amener ici de force.

Elle était née quelque part en Lituanie ou en Lettonie – elle n'aimait pas parler de cette autre vie. Mais les villageois savaient que sa famille avait été envoyée en Sibérie après la guerre, pour avoir collaboré soit avec les Allemands, soit avec les frères de la forêt¹. Ils avaient été envoyés à Bolchakovo, un village voisin, à environ soixante-dix kilomètres plus loin sur la rivière... Quelques années plus tard, Ouliana avait épousé Ignatov, et il l'avait ramenée à Pyliovo. Depuis, elle habitait le village, où elle avait donné naissance à cinq enfants.

Dans les années quatre-vingt, des jeunes gens de son pays étaient venus la trouver. Il y avait eu une discussion douloureuse, qui s'était terminée avec les cris d'Ignatov, qui chassa les jeunes gens hors de la propriété : « Elle ne rentrera nulle part ! Sa maison est ici ! »

Ils étaient repartis, Ignatov était mort trois ans plus tard, leurs enfants avaient déjà tous déménagé ailleurs, et Ouliana Pavlovna était restée seule à Pyliovo. Elle vieillissait, faiblissait... Rien ne la distinguait des habitants de souche, si ce n'est, peut-être, sa voix. Pas les mots qu'elle utilisait, mais bien sa voix elle-même, dont le timbre restait étranger. On disait que dans sa jeunesse, elle semblait roucouler, c'était très agréable à écouter ; aujourd'hui encore sa voix se distinguait des autres, et ceux qui l'entendaient sans la voir la reconnaissaient immédiatement et disaient en souriant : « Voilà Ouliana. »

– Je peux ? dit-elle doucement, même si elle haletait sous l'effort après la marche, la montée de l'escalier, en s'appuyant de tout son poids sur un côté du poêle.

– Mais bien sûr, s'alarma Valentina Loguinova. Bien sûr, Oulia ! Venez par ici.

Ouliana Pavlovna quitta son appui, remit en place son foulard noir posé sur son châle gris, et s'avança en boitant vers la grande chambre.

1. Groupe indépendantiste des pays baltes (luttant contre l'annexion de leur pays par l'URSS).

Deux cierges brûlaient au chevet du cercueil, éclairant la morte. Le reste de la chambre était plongé dans l'obscurité. On avait disposé des chaises des deux côtés du cercueil. Deux femmes étaient assises. Ouliana Pavlovna ne les distinguait pas. Deux silhouettes noires. L'une des silhouettes vacilla, se pencha légèrement vers la défunte, et la voix de Fiodorovna s'éleva :

– Et voilà Oula qui nous rejoint.

Fiodorovna connaissait Ouliana depuis qu'elle était arrivée, toute jeune, dans des habits étrangers, parlant mal le russe, et c'est pourquoi elle pouvait, elle avait le droit de l'appeler Oula.

– Bonjour, Ouliana, dit la seconde silhouette avec la voix de la vieille Zina. Assieds-toi...

Ouliana Pavlovna s'approcha en boitant du cercueil, s'arrêta devant. Elle agrippa la pointe des pantoufles de la morte pour garder l'équilibre. Debout devant elle, elle examina son visage éclairé par les bougies. L'ovale encadré par un foulard était petit, parcouru de rides qui ressemblaient aux fils solides d'une toile d'araignée. La vie n'avait pas laissé la toile d'araignée s'emparer de son visage, mais la vie était morte, et la toile avait étendu ses fils ; ils avaient visiblement envahi non seulement le visage, mais aussi le corps... Ouliana Pavlovna s'étonna de trouver son amie aussi malingre. Soit elle l'était devenue en mourant, soit elle avait maigri pendant les quelques semaines où, vivant aux deux extrémités du village, elles ne s'étaient pas croisées.

Avec prudence, pour ne pas tomber sur la gauche, Ouliana Pavlovna se retourna, attrapa une chaise d'abord avec les mains. Puis, sans lâcher le dossier, elle s'assit lentement.

– Alors, ma pauvre, comment vas-tu ? demanda Fiodorovna, qui ajouta immédiatement : On ne te voyait plus... On s'était déjà dit qu'il fallait envoyer quelqu'un chez toi, vérifier... Tu vois, dit Fiodorovna en indiquant la morte du menton, avant-hier elle courait, et aujourd'hui elle repose ici.

– Repose ici, répéta la vieille Zina d'un ton plaintif – et Ouliana Pavlovna, en continuant de regarder le petit visage encadré par un foulard blanc, répondit :